

1

*Bistari, Aneira, année 879,
lune descendante de Bian*

Le duc avançait lentement. Sous les sabots de son cheval, une belle monture de Sanbiri, les feuilles mortes craquaient comme une flambée d'hiver. La forêt avec ses troncs massifs et sombres, les branches tordues qui dressaient leur squelette décharné vers un ciel de plomb, ressemblait à quelque armée fantastique envoyée du Royaume du Dessous par le Trompeur lui-même. Les rares feuilles encore accrochées, aussi sèches et racornies que celles qui jonchaient le chemin, bruissaient dans le vent froid. Les quelques éclats dorés disséminés ici et là dans les branchages évoquaient à peine la splendeur flamboyante qui, un demi-cycle plus tôt, illuminait encore la Grande Forêt d'Aneira.

À plus d'une lieue de Bistari, Chago humait l'air marin. Les cris lointains des mouettes, poussés par les rafales de vent, parvenaient jusqu'à lui. Il resserra sa pelisse et frotta ses mains gantées. Le jour, décidément, n'était pas à la chasse. Il regretta la chaleur de son château. Sans son Premier ministre, il aurait fait demi-tour. Cette idée était d'abord la sienne. Ils étaient convenus de se rejoindre à la lisière occidentale de la Grande Forêt, aux alentours de midi.

— Une chasse vous fera le plus grand bien, monseigneur, lui avait suggéré Peshkal le matin même. Cette affaire avec le roi vous préoccupe depuis trop longtemps.

Chago avait d'abord rejeté cette proposition. Il attendait une réponse des ducs de Noltierre, Kett et Tounstrel, et devait rédiger un message à l'attention de ceux de Dantrielle et Orvinti. La matinée s'était écoulée sans l'arrivée d'aucun coursier. Sentant croître la fureur que lui inspirait le geste de Carden, Chago était revenu sur sa décision.

La lune de Kebb, dont le cycle était traditionnellement consacré à la chasse, était montée puis descendue sans qu'il se fût une seule fois rendu dans les bois. La nouvelle lune, celle de Bian, commençait à décroître. Les neiges ne tarderaient pas. Le gibier serait rare. Chago n'aurait plus qu'à abandonner son arc jusqu'à l'année suivante. Il avait tous les cycles d'hiver pour combattre les nouveaux droits de quai et les impôts d'aconage exigés par Carden. Alors, repousant les papiers qui jonchaient sa table de travail, il avait décidé de suivre le conseil de son ministre.

Lorsque Peshkal, entrant dans son bureau, l'avait vu tester son arc, le Qirsi avait semblé si heureux qu'il avait même proposé de l'accompagner.

— Merci, lui avait répondu Chago, mais je connais votre aversion pour la chasse. Je vais demander à mon fils.

— Lord Silbron est en excursion aujourd'hui, monseigneur, avec le capitaine et votre maître d'écurie.

— C'est vrai, j'avais oublié.

Les yeux sur la fenêtre, le duc avait hésité. La chasse n'était pas un plaisir solitaire. Ce divertissement lui avait d'abord paru saugrenu mais, sa décision prise, il était peu enclin à renoncer à son projet.

— J'irai seul, avait-il tranché.

— Ce n'est pas raisonnable, monseigneur, avait répondu Peshkal, ses traits pâles empreints de gravité. La garde nous a plusieurs fois signalé des bandes de rôdeurs dans la forêt. Laissez-moi vous accompagner. J'ai des affaires à régler en ville, mais je peux vous rejoindre à la lisière de la forêt aux alentours de midi. C'est un plaisir, avait-il ajouté malgré son sourire légèrement contraint.

Chago avait encore hésité. Pour un Cheveux-blancs, Peshkal était de bonne compagnie. Mais comme de nombreux Eandi, le duc de Bistari jugeait tous les représentants de la race des sorciers quelque peu... déconcertants. Si l'objectif de cette chasse était de le détendre, chevaucher en compagnie de son Premier ministre n'était pas des plus judicieux. Partir seul n'était toutefois pas plus avisé. Il avait entendu les rapports de ses patrouilleurs. Chago s'était donc résolu à retrouver Peshkal dans les bois. Quelques instants plus tard, il avait quitté son château et, empruntant la route Royale à l'opposé des eaux noires et agitées de l'Anse de Scabbard, s'était dirigé vers la grisaille fantomatique de la Grande Forêt d'Aneira.

Il avait pénétré les bois, son arc détendu accroché à l'arrière de sa selle avec un carquois de flèches. Dans la forêt, il n'avait pas vu trace de gibier. Quelques jours plus tôt, la forêt regorgeait encore de sangliers et d'élans. Avec les premiers froids, comme chaque année, les meutes s'étaient déplacées vers le sud et l'intérieur des terres, loin des vents côtiers. S'il repérait ne fût-ce qu'un cerf, Chago aurait de la chance ; qu'il parvînt à s'en approcher suffisamment pour tirer son arc relèverait du miracle.

Une nouvelle vague de colère l'envahit. Il ne pouvait accuser le roi d'une chasse piteuse, mais il ajouta la stérilité de ce jour froid et gris à la longue liste des affronts que lui faisait régulièrement subir Carden III, son monarque.

Il ne savait plus quand tout avait commencé. Au fond, la querelle qui l'opposait au roi de Solkara n'était que le prolongement du vieux conflit qui opposait la maison de Solkara à celle de Bistari depuis la Première Suprémie Solkarienne et la fin de la guerre civile, sept siècles auparavant. Au cours des deux cent cinquante ans qui avaient suivi, la monarchie aneirienne avait changé plusieurs fois de mains. L'alternance s'était achevée avec la Restauration de Solkara et l'établissement de la Seconde Suprémie Solkarienne, quatre siècles et demi plus tôt. Elle était encore en vigueur. Quelles que fussent les alliances nouées entre les deux maisons les plus puissantes d'Aneira, elles étaient principalement fondées sur l'opportunisme et le calcul. Il fallait bien se rendre à l'évidence, Bistari et Solkara ne s'étaient jamais entendues.

Les ducs savaient pourtant, lorsque les circonstances l'exigeaient, mettre leur inimitié à part. Ainsi, lors des nombreuses guerres contre le royaume d'Eibithar, leur voisin du Nord, les hommes de Bistari et de Solkara s'étaient toujours battus côte à côte. Mais les guerres s'achevaient, les crises passaient et une réalité demeurait : le peuple de Chago et celui de la maison royale ne se faisaient simplement pas confiance.

Bien sûr, les rivalités entre les différentes maisons d'Aneira étaient courantes. D'après ce qu'en savait Chago, il en allait de même dans tous les royaumes des Terres du Devant. Mais en Aneira, celui qui s'opposait au monarque était souvent bien seul. Chago, lui, avait des amis. Lorsque Bertin de Noltierre venait sur la côte occidentale – il le faisait chaque année –, il s'installait chez Chago et Ria. Bien qu'il n'eût pas vu Ansis de Kett depuis plusieurs années, il comptait le jeune duc parmi ses plus proches alliés. Sur la plupart des sujets concernant le royaume, Bertin et Ansis n'étaient pas les seuls à partager ses positions.

Les ducs de Tounstrel, Orvinti et Dantrielle étaient bien souvent à ses côtés.

À moins qu'il n'entre en conflit ouvert avec le roi.

Les autres n'étaient pas aveugles aux torts considérables de Carden, ils n'acceptaient pas plus que lui les innombrables décrets issus du château de Solkara. Mais au cours des siècles, les monarques successifs de Solkara avaient parfaitement montré ce qu'il en coûtait de s'opposer à eux. Ceux qui poussaient l'impudence jusqu'à se ranger aux côtés de Bistari souffraient plus cruellement encore. Impôts supplémentaires, restrictions sur la chasse, accroissement du nombre de recrues enrôlées au service de l'armée royale – les mesures de rétorsion employées par les rois aneiriens pour punir ce qu'ils considéraient comme des provocations étaient sans nombre. Aucune maison n'avait autant souffert que celle de Chago.

Une maison mineure se serait écroulée depuis longtemps ; que Bistari fût encore l'une des plus grandes familles d'Aneira était la preuve de sa force et de celle de ses ancêtres. En dépit des exactions imposées par la maison royale, Bistari s'était développée tout en se donnant beaucoup de mal pour que sa rivalité avec la maison de Solkara ne soit jamais interprétée comme un acte de trahison. Les ducs de Bistari payaient leurs impôts, bien qu'ils fussent largement plus élevés que ceux des autres maisons. Ils envoyaient des soldats aux généraux du roi, bien que leurs quotas fussent très lourds. Ils chassaient lorsqu'ils en avaient le droit, bien que leur saison durât presque une lune de moins que celles de Dantrielle, Rassor et Kett. Les rois de Solkara pouvaient rivaliser de mesquineries ; le blason familial – un formidable rocher dressé face à l'assaut de la mer – illustrait parfaitement ce qu'était Bistari : un roc contre la marée. La résistance du peuple de Chago ne rendait que plus humiliant le dernier affront de Carden.

Il pouvait accepter l'augmentation des impôts sur les chalands. Les rois avaient toujours pris leur part des profits liés au commerce, il n'avait aucune raison d'espérer que Carden agisse autrement. Il n'en restait pas moins – n'importe quel homme sensé le savait parfaitement – que les nouvelles taxes portuaires étaient principalement dirigées contre Bistari. Sa ville était la seule cité établie sur la côte. Au contraire de la très grande majorité des maisons d'Aneira qui, bâties au bord des rivières, ou sur les rives d'un lac, comme Orvinti, n'étaient pas exposées aux tempêtes qui, chaque hiver, secouaient l'Anse de Scabbard et détruisaient les ports, Bistari devait, tous les trois ou quatre ans, reconstruire ses installations maritimes. Les travaux étaient considérables et coûteux. Carden, dans un hypocrite souci de justice, s'appliquait à imposer ses taxes à l'ensemble du royaume. Étant donné que les derniers droits de quai ne concernaient que les ports nouvellement bâtis, Bistari, une fois encore, serait la seule à supporter le plus gros de ces nouveaux prélèvements.

Le roi le savait. Chago n'en doutait pas une seconde. Ces nouveaux impôts n'étaient qu'une punition de plus en représailles d'une peccadille involontaire qui aurait dû être oubliée depuis longtemps. Combien de temps encore Chago et son peuple paieraient-ils le fait que Silbron était né à moins d'un jour de la mort de Tomaz IX, le père de Carden ? Ria avait failli perdre la vie en donnant naissance à leur fils. Pendant plusieurs jours, Chago avait refusé de quitter son chevet. Le chemin n'était pas long jusqu'à Solkara. Mais il était resté. Et il avait été le seul duc d'Aneira à ne pas assister à la cérémonie rendue en hommage au vieux monarque. Il s'agissait de son fils, de son héritier, avait-il tenté d'expliquer à Carden de nombreuses fois, de la femme qu'il aimait et qu'il avait failli perdre. N'importe quel homme raisonnable

l'aurait compris. Les Solkariens n'étaient, hélas, pas connus pour leur sagesse ou leur compassion.

L'écho d'un pivert le tira de ses réflexions. Deux corbeaux, aussi noirs que des vautours, traversaient le ciel gris. Chago arrêta son cheval pour observer la forêt. D'abord, il ne vit rien, pas même un geai. Alors que son regard revenait sur le chemin qui s'étendait devant lui, un détail retint son attention. Il sauta à bas de sa monture et, le cœur battant, alla vérifier ce qu'il savait déjà : des crottes d'élan. Il s'agenouilla pour constater qu'elles étaient fraîches.

Il se releva et, le corps tendu, scruta les environs. Sans faire de bruit, il revint à son cheval, détacha son arc de sa selle et endossa son carquois. Posant une des extrémités du bois souple sur le sol, il courba son arme, fixa la corde puis tira une flèche et la mit en place.

La direction de l'animal n'était pas facile à déterminer. Il avait certainement traversé le chemin. En dehors de cette certitude, Chago ne pouvait rien affirmer. Après quelques secondes de réflexion, le duc se dirigea vers le sud. Un petit ruisseau courait dans les bois non loin de l'endroit où il s'était arrêté. L'élan s'y abreuvait peut-être. L'épais tapis de feuilles mortes qui recouvrait la terre masquait toute trace d'empreintes. Suivant son instinct, il poursuivit dans cette direction. Très vite, il repéra un arbre frêle dont le tronc portait des marques de morsures. L'élan avait rongé une bonne partie de son écorce. Les traces étaient aussi fraîches que les crottes qu'il avait vues sur le chemin. Un frémissement agita le sous-bois devant lui. Le cou tendu, à l'affût de ce qui se cachait peut-être derrière les troncs épais qui lui masquaient la vue, ignorant les feuilles sèches qui trahissaient sa présence, Chago se hâta aussi vite qu'il l'osait.

Il eut le temps d'apercevoir l'animal. Comme l'éclat d'une flamme filant sur un ciel sans lune, le brun

chaleureux de sa robe avait glissé sur le gris des arbres avant de s'évanouir. Il n'avait pas discerné sa silhouette mais l'animal semblait aussi gros qu'un cerf. Son arc en main, prêt à affronter sa proie, Chago s'élança. Plus loin, il le revit. Le duc se mit à courir. Mais l'animal, aussi habile qu'un spectre au milieu des arbres, lui échappa. Bientôt, il ne distingua plus que les arbres.

Il s'arrêta, tendit l'oreille, s'efforçant de percevoir autre chose que le gémissement du vent dans les branches. Le son qui lui parvint le surprit. Dans son dos, son cheval renâcla et martela le sol. Le bruit, de nouveau, se fit entendre. Un chant. La mélodie était si légère, si éthérée que le duc, d'abord, crut qu'il avait rêvé. Qui pouvait chanter dans la forêt par une journée pareille, qui sinon un fou ou un malfaiteur ?

Il frissonna, comme sous l'effet d'un coup de vent glacial. Son épée était sanglée à sa selle. Il tenait son arc, mais en face de l'assaillant, rien ne valait le métal. Il pivota et, réprimant son envie de courir, s'élança d'un pas vif vers sa monture. Sentant que sa panique croissait au rythme de son allure, il se força à s'arrêter avant de perdre complètement l'esprit. Son cheval hennit doucement. Pestant contre la faiblesse de ses nerfs, Chago secoua la tête. Il poursuivit sa route, plus calme, scrutant les bois à la recherche du chanteur.

La voix se précisait. C'était celle d'un homme, à la fois puissante et suave. Tandis qu'elle approchait, Chago reconnut « Les fleurs d'Aldana », une chanson populaire de Caerisse qu'il avait apprise dans son enfance. Un choix étrange pour une journée aussi froide et lugubre, mais qui, curieusement, le rassurait. Il ralentit. Lorsqu'il aperçut son cheval, un sourire de soulagement flottait sur ses lèvres.

Le temps que le chanteur apparaisse, le duc avait ceint son baudrier. Son épée en main, à côté de sa monture, il rit de la frayeur qui l'avait saisi quelques

minutes plus tôt. Une telle voix ne pouvait appartenir à un brigand. Son visage acheva de le rassurer.

L'homme était mince, barbu. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses larges épaules. Ses yeux pâles étaient du même gris, presque argenté, que les écorces des bouleaux qui les entouraient. Découvrant Chago, l'homme, sans cesser de chanter ni d'avancer, lui adressa un court salut de la tête. Son regard glissa sur l'épée du duc sans altérer l'aimable sourire qui étirait ses lèvres.

Chago, songeant que ce visage lui était vaguement familier, se demanda s'il avait jamais chanté au château de Bistari, peut-être au cours du Festival. Il faillit l'arrêter pour lui poser la question. Toutefois, bien que l'homme fût de toute évidence un musicien, ils étaient seuls dans les bois. Jugeant plus sage de laisser l'étranger poursuivre sa route, il se contenta de lui rendre son salut. Lorsqu'il l'eut dépassé, il se tourna pour le regarder s'éloigner. Il ne rengaina son épée qu'au moment où l'homme disparaissait dans les bois, sa chanson s'effaçant doucement avec lui. Chago revint à son élan. Il avait le temps de le traquer mais, s'il s'éloignait du chemin, Peshkal serait incapable de le trouver.

Où était son Premier ministre ? Midi était passé depuis longtemps, le Qirsi aurait déjà dû arriver. Chago étouffa un juron.

Son cheval s'ébroua. La forêt était silencieuse. Le vent lui-même avait cessé. Chago se figea. La chanson aussi s'était arrêtée. Le chanteur s'était-il tu ou était-il trop loin pour qu'il l'entende ? Parfaitement immobile, cherchant la voix du chanteur avec la même attention qu'il avait mise à écouter son élan un peu plus tôt, le duc prêta l'oreille. Il était ridicule. Le chanteur s'éloignait, il était certainement trop loin. Et puis Chago avait son arc, son épée et il savait se servir des deux. Il n'avait rien à craindre d'un musicien.

Il continua pourtant d'écouter les murmures de la forêt. Aucune chanson. Seul un bruit de pas, léger et sûr, se devinait, beaucoup plus proche qu'il n'aurait dû l'être. Ce devait être l'élan. L'esprit en alerte, Chago ne tendit pourtant pas la main vers son arc, mais vers son épée. Il ne fut pas assez rapide. Avant qu'il puisse la tirer de son fourreau, avant même qu'il puisse se tourner vers le bruit, une main bloquait son coude droit. Au même instant, un bras musclé s'enroulait autour de sa gorge. Il était pris. Il se débattit, mais l'homme était d'une force surprenante. Il ouvrit la bouche pour crier mais le chanteur – c'était forcément lui – resserra sa prise sur sa gorge. Il pouvait à peine respirer.

— Toutes mes excuses, monseigneur, mais il semble que l'on vous veuille mort.

Chago comprit avec horreur qu'il avait affaire à un assassin, pas à un voleur. Où diable était Peshkal ?

La vérité s'abattit sur lui avec une clarté si aveuglante, une telle violence, qu'il sentit ses genoux se dérober. L'homme le retint. Cela faisait près d'un an que durait la rumeur. Ses origines étaient si diverses qu'elle devait être fondée. S'il avait fini par admettre l'existence d'une conspiration qirsi, le duc de Bistari n'avait cependant jamais remis en cause la loyauté de Peshkal, le premier de ses ministres.

Le sorcier était à son service depuis près de huit ans. Trois ans après son arrivée au château, il l'avait nommé à la tête de son gouvernement. Chago ne le considérait pas comme un ami, loin s'en fallait, mais il le payait généreusement, se fiait à ses conseils et lui faisait confiance pour diriger son duché, veiller sur la sécurité de sa famille et sa propre vie. Jusqu'à ce jour, Peshkal ne lui avait donné aucune raison de douter de lui.

La chasse était son idée, tout comme l'expédition de Silbron ce jour-là. Il avait tout manigancé de sorte

que le duc se trouve dans la forêt. Il s'était même assuré qu'il serait seul, à cet endroit précis et à cette heure. Les paroles de son Premier ministre résonnaient à ses oreilles. Devant ses yeux dansait son sourire fourbe. « J'ai des affaires à régler en ville, mais je vous retrouverai à la lisière de la forêt aux alentours de midi. » Le Qirsi l'avait tué et Chago avait été une proie facile.

Tout cela lui apparut en un éclair. L'assassin le tenait fermement. Écartant les doigts que Chago avait posés sur la garde de son épée, il s'en empara à sa place.

— Belle lame, monseigneur, fit-il en la jetant loin d'eux. Où est votre poignard ?

Comme Chago restait silencieux, l'homme lui comprima la gorge.

— Ma ceinture, souffla Chago étranglé.

L'homme palpa sa ceinture jusqu'à découvrir son arme. Il s'en débarrassa comme de son épée. Les deux mains de Chago étaient libres. Il se raidit. S'il était assez rapide... Avant qu'il puisse agir, la pointe d'une lame se trouvait au coin de son œil.

— Ça peut être rapide ou très lent, monseigneur. Douloureux ou pas. À vous de choisir.

— Je ferai ce que vous voulez, murmura Chago désespéré. Je vous en prie, pas mes yeux.

Sans répondre, l'homme ôta son couteau.

— Vous n'avez pas besoin de me tuer, poursuivit le duc, dites-moi seulement ce que vous voulez.

— Je vous l'ai dit, quelqu'un veut votre mort. Je n'y peux rien.

— Si. C'est votre métier.

Le chanteur ne dit rien, mais Chago le sentit sortir un objet de sa poche.

— Est-ce mon Qirsi qui vous a engagé ? Vous pouvez au moins me l'apprendre.

L'homme interrompit son geste. Quelques secondes plus tard, il fit tourner le duc. Face à face, les

deux hommes se dévisagèrent. Chago et l'assassin étaient presque de la même taille. Sachant qu'il n'était pas qu'un simple chanteur, le duc remarqua ce qu'il n'avait pas vu lorsqu'il l'avait croisé. Une petite cicatrice marquait sa joue et son regard pâle brillait d'un éclat froid et dur. S'il n'avait pas souri lorsqu'ils s'étaient aperçus, Chago aurait immédiatement compris qu'il avait affaire à un tueur.

L'assassin écarta les mains. Il tenait un garrot. La corde, enroulée autour de ses poignets, était tendue à l'extrême. Depuis des siècles, le garrot était l'arme favorite des assassins envoyés par les rois de Solkara.

— C'est Carden alors ?

L'assassin resta silencieux. Chago recula. Il trébucha et s'effondra sur le sol. Des larmes baignaient son visage.

— Je vous en supplie, s'exclama-t-il alors que l'homme avançait en faisant claquer son garrot. J'ai de l'or, je peux vous payer bien plus que celui qui vous envoie.

Aussi incroyable que cela parût, l'homme hésita.

— Dites-moi combien, poursuivit le duc plus assuré. Mon trésor est à vous.

*
* *

Cadel n'avait jamais envisagé une éventualité pareille. On le payait pour tuer et il tuait. Dans son métier, l'échec signifiait la mort. S'il l'avait oublié, la perte de Jedrek, son partenaire, survenue quelques cycles plus tôt, le lui eût cruellement rappelé. Mais s'il refusait de tuer ? S'il choisissait de laisser sa victime en vie ?

Les Qirsi tenteraient peut-être de le faire assassiner. Tant mieux. Il n'attendait que ça. Il travaillait pour eux depuis trop longtemps. Si longtemps qu'il dépen-

dait même presque entièrement de l'or qu'ils lui offraient. S'ils l'attaquaient, il aurait l'occasion de se défendre et celle, enfin, de s'affranchir de leur joug. Mais il était plus probable, plutôt que d'en finir brusquement, qu'ils cherchassent à le détruire. Ils connaissaient son véritable nom, les circonstances qui l'avaient poussé à fuir la cour de son père dans le sud de Caerisse alors qu'il n'était guère plus qu'un enfant. Tout comme ils n'ignoraient rien de tous les meurtres qu'il avait perpétrés en leur nom. Ils pouvaient ruiner son existence. Un seul mot prononcé à l'oreille de la bonne personne suffirait à faire de lui un éternel fugitif.

Ce qui ne rendait que plus attrayante la proposition du duc tremblant devant lui. Avant de mourir, beaucoup de ses victimes tentaient d'acheter sa pitié ; ses employeurs étaient aussi riches et puissants que ceux dont ils souhaitaient la mort. Il avait toujours refusé. Quelque chose dans la supplique de Bistari, peut-être le fait qu'il eût deviné l'identité de celui qui avait commandité son crime, retint son attention. Il haïssait tellement son travail pour les Qirsi qu'il en arrivait au point de considérer leur dernière victime sinon comme un allié, du moins comme le moyen de se libérer des Cheveux-blancs et de leur or. Le duc était parvenu à ébranler Cadel.

— Vous ne voulez pas me tuer, poursuivit l'homme toujours à terre.

Cadel ouvrit la bouche, mais ne dit rien. Ses doutes ne regardaient que lui.

— Combien ? le questionna-t-il simplement.

— Plus que vous ne pouvez imaginer. Mon duché est le plus prospère d'Aneira. Seul le roi est plus riche que moi.

— Je ne vous demande pas le montant de votre richesse mais combien vous êtes prêt à me donner.

— Autant que vous le voulez. Tout si nécessaire.

Il hésita.

— Je ne suis pas un homme courageux, j'ai peur de mourir.

Cadel ferma brièvement les paupières et étouffa un juron. Cet échange était ridicule. Jedrek ne l'aurait jamais laissé ne serait-ce que débiter une telle conversation. Que croyait-il ? Aucun duc, même mort de peur, ne céderait sa fortune à un assassin. Bistari n'avait aucune intention de le payer.

— Une fois que vous m'aurez donné votre or, vous enverrez vos soldats m'arracher le cœur pour le récupérer.

— Non, je vous laisserai fuir. Je vous donne ma parole.

Mais Cadel sentait son espoir s'envoler. S'il avait une chance de recouvrer sa liberté, ce n'était pas de cette façon, pas avec cet homme et ses belles promesses. Il était stupide d'y avoir cru. Jedrek avait été tué par un ennemi des Qirsi qui le payaient. Que son meurtrier fût également qirsi était une ironie du sort dont l'humour, bien que cruel, n'eût pas déplu à Jed lui-même, mais ça ne changeait rien. S'il voulait retrouver l'assassin de son partenaire, il avait besoin des Cheveux-blancs. Autrement dit, quelle que fût la sincérité de l'offre de Bistari, il ne pouvait l'accepter.

Cadel lui tendit la main en souriant. Il tenait toujours son garrot mais le duc ne semblait pas s'en émouvoir. Un large sourire aux lèvres, comme s'ils avaient été les meilleurs amis du monde, il laissa l'assassin le remettre sur pied. Il allait parler quand Cadel, sans le lâcher, d'un mouvement aussi presto que fluide, le fit pivoter. Dans le même élan, il passa sa corde autour du cou de sa victime et serra d'un coup sec. Sa nuque se brisa comme une brindille. Doucement, il laissa tomber le corps sans vie sur le sol.

Il se baissa, prit son garrot puis, plongeant la main dans la poche de son pantalon, sortit la petite lanière

de cuir qu'il avait emportée avec lui. Déchirée d'un côté, elle était, de l'autre, ornée d'une garniture dorée frappée de la panthère de Solkara. Elle lui avait été donnée, en même temps que la moitié de ses gages, par un vieil homme, un marchand qirsi de Dantrielle. Bien qu'il se fût posé la question, Cadel ne lui avait pas demandé comment les Cheveux-blancs étaient entrés en possession d'un tel objet. Le vieil homme l'ignorait certainement. L'eût-il su, qu'il ne lui aurait, de toute manière, pas répondu.

Il plaça la lanière dans la main de Chago, le bout doré à l'extérieur, de sorte que son éclat fût bien visible dans la pénombre grise de la forêt. Puis il serra le poing du mort, allant jusqu'à l'écraser et briser même l'ongle d'un de ses doigts. On lui avait dit de rendre la scène convaincante. Compte tenu de ce qu'il gagnait, il ne pouvait pas faire moins. Le subterfuge était des plus persuasifs.

Il recula, vérifia sa mise en scène et inspecta les environs afin de s'assurer qu'il ne laissait aucune trace de son passage, ni aucun indice susceptible d'éveiller la suspicion des hommes qui découvriraient le cadavre. Satisfait, il s'éloigna vers l'est, loin de Bistari et de l'Anse de Scabbard. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il entendit des bruits. Dissimulé derrière un large tronc, il vit approcher un Qirsi monté sur un petit cheval gris.

Ses cheveux étaient plus courts que la plupart de ceux des sorciers. Le jaune de ses yeux était si vif qu'ils luisaient dans la pénombre. Vêtu comme un ministre, il portait une pelisse ornée du blason de la maison de Bistari. Le Premier ministre. Cadel en était si convaincu qu'il sortit de sa cachette. Le cheval s'ébroua. Son cavalier tira sur les rênes de sa monture et s'arrêta. Après que son regard se fut, quelques instants, posé sur Cadel, il détourna les yeux vers le

corps étendu au milieu du chemin et revint à l'assassin. Il acquiesça.

Cadel lui rendit son signe de tête puis se détourna et repartit vers l'est. Il s'enfonça entre les arbres en reprenant sa chanson. Il avait trois jours pour rejoindre Solkara. La distance n'était pas très grande, mais il ne pouvait se permettre d'arriver en retard.